

HERVÉ GUIBERT

LES LUBIES  
D'ARTHUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

A Mathieu.

© 1983 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-0654-1

## CHAPITRE I

### LE SONGE

C'était à cette heure indistincte, mais ce n'était pas une heure, juste un tout petit moment qui pourtant emplissait la conscience, la ramassait, la menaçait, c'était dans cette zone malaisée, entre l'éveil et le sommeil, juste avant de tomber dans une trappe, où l'on ne sait plus si l'on est soi-même, ou la pliure du drap, ou l'âme d'un animal, ou son propre fœtus ou son propre cadavre, ou le grognement d'une truie, ou le souffle d'un mourant.

Un songe traça en vain tout l'arc de sa destinée, il venait de remuer la tête et le récit dans son entier s'était aussitôt dissous, il ne put en saisir que le reste opaque. En eau, juste avant de perdre pied au bord d'un caniveau, à ce moment si indécis où il pouvait se croire l'âme d'un porc, il quitta sa couche.

Ne pouvant dormir, il se releva, il enfila une chemise, il respira la nuit, il vérifia que la fronde était bien dans sa poche, la nuit était au plus dense d'elle-même, mais encore inhabitée, il était le seul à marcher et il avait bien trop chaud, il retira sa chemise et il la tint d'abord comme un étendard sur son épaule, il avança ainsi torse nu

jusqu'à ce qu'une ombre en cape vienne à sa rencontre, et il se demanda ce que cet homme pouvait faire à cette heure-ci, et dans cette chaleur, en cape, il se demanda si cet homme était un débauché ou un factotum, si la cape était un déguisement ou un uniforme, et par une pudeur qu'il n'aurait su à lui-même s'expliquer il remit sa chemise, et s'empêcha de se retourner sur l'homme qui venait de passer, mais il avait eu le temps de s'apercevoir que ses cils étaient doublés de deux rangées noires charbonneuses d'étope ou de filasse, il marcha jusqu'à cet emplacement de la ville où l'artère principale s'évasait, sur cette place où il retournait chaque après-midi, son lance-pierres dans la poche, pour tirer deux ou trois étourneaux ; sous le buisson des arbres il se plaça, sous la masse la plus bruissante, celle qui faisait entendre le fracas de piailllements le plus abrutissant, il l'écoutait d'abord avec avidité, comme s'il le gobait, jusqu'à ce qu'il puisse se dire une victime de ce bruit, alors il se vengeait, il relevait la tête, bandait l'élastique, et tirait en l'air, dans le buisson piaillant, il aimait beaucoup voir la masse qui tombe, qui semble voler encore pour se relever un dernier moment, mais qui s'écrase dans un petit bruit plumeux ; l'oiseau dont le bec était brisé ou dont le pelage était trop meurtri par le caillou, parce que le taxidermiste n'en voudrait pas, il l'esquintait aussitôt comme s'il anéantissait un fils ou un frère ou un ami condamné, et qui implore la mort, ses semelles étaient toujours sanguinolentes au retour, ou il le jetait carrément dans le sac poubelle, mais il aimait toucher l'oiseau qui frémissait encore et le prendre et l'enserrer dans sa paume jusqu'à

sentir l'afflux du sang et le pètement sec du cœur, il avait le plaisir de quelqu'un qui mange et se rassasie, puis il avait un dégoût très intense, lié à la température et à l'humidité du corps, qui l'amenait très vite à le jeter dans sa gibecière, et à ramasser un autre caillou, à retorsader la ficelle qui doit se détendre d'un seul trait ; parfois, quand il était un peu saoul, à cette besogne ignoble, parce qu'il y voyait des cordes et la volonté de faire varier les sons environnants, avec arrogance il se disait musicien, d'habitude ce n'est pas lui qui remplit la sacoche et qui détale jusqu'à la boutique du taxidermiste, il a son apprenti, son rabatteur, Bichon, un enfant dévergondé, l'animalier pèse les oiseaux comme des fruits confits, avec des pincettes il les racle de leurs sucres, de leurs graisses, il les paye au poids puis il gonfle leurs ventres avec une ampoule pour en faire des lampions forains.

Ses trois oiseaux imprudents tirés à l'aube, Bichon n'était pas là pour les mettre encore palpitants dans ses chiffons, ni pour les saupoudrer de caresses dans ses linges, Arthur n'avait que sa bouche et il n'avait jamais encore regardé un oiseau, il posa ses lèvres sur le plumage à l'endroit sous le bec où il était rose, où la bille l'avait percé, puis il tenta de le faire revoler, en lui étirant les ailes, en le lançant, mais ce n'était qu'un jeu cruel de plus. De loin, l'homme à la cape revint sur ses pas et voulut lui proposer de l'argent, mais dès qu'il fut près Arthur grogna comme un dogue, et la cape virevolta dans un demi-tour affolé. Personne ne pouvait le voir ; à cet endroit, d'habitude, il devait se cacher, car son métier était illicite comme celui des contrebandiers, Bichon dor-

mait encore dans ses draps jaunis, la joue sur la tache rance de l'oreiller, personne ne pouvait voir Arthur mais il n'en profitait pas, il regardait les deux oiseaux qui avançaient sur le sol en rampant, à petits coups d'ailes, comme des hommes-troncs, pour lui échapper ; il n'était pas si salaud, il en connaissait qui faisaient pire, qui avaient leurs crochets, leurs aiguilles, leurs décapsuleurs, qui arrachaient les yeux pour s'en faire des bagues. Il ramassa quand même les oiseaux dans un geste pieux qui eût pu faire croire qu'il voulait les enterrer, les incinérer. Il emporta ses trois petites victimes fourrées dans ses poches lâches où il mettait la nourriture volée. Il alla s'endormir, bercé par les derniers tressaillements des oiseaux tout contre sa cuisse.

## CHAPITRE II

### APPARITION DE BICHON

Au matin Bichon entra dans la pièce et le regarda dormir. Il avait apporté une fiole de marmelade, en une journée ils décimèrent toute une fraction du jardin, ils louèrent des carrelets à des pêcheurs et quand tous les filets furent tendus ils engluèrent toutes les branches accessibles, les oiseaux se dérobèrent, la colle emporta la peau du bout des doigts de Bichon. Il fut dégoûté par les poches gonflées et saignantes d'Arthur que le sommeil

avait réemporté sans qu'il prit la peine de se dévêtir, il dormait souvent tout habillé et en même temps Bichon se mit à trouver son corps trop massif, si puissant et si tendu même dans ses songes qu'il prit peur et déguerpit.

La veille du jour où ils massacrèrent tant et tant de vols, pour pouvoir acheter leur barque, ils ne voulurent pas dormir, dans l'excitation des préparatifs ils mâchouillèrent toute la nuit de ces racines malodorantes que le droguiste vendait en douce aux écoliers qui passaient un examen, et ils resserrèrent à l'aiguille la maille des filets, ils les dépoussièrent et au sommet des arbres ils lancèrent ces senteurs d'algues qui firent fuir la plupart des oiseaux, leur chasse fut piteuse, ce furent les oiseaux les plus ternes qui mordirent à la glu, le taxidermiste n'en voulait pas quand ils n'avaient pas au moins une couleur vive.

Arthur allait tous les jours voir sa barque, elle n'était pas belle mais il en rêvait. Elle ne valait pas grand-chose, elle était pourrie mais il fallait beaucoup d'oiseaux et des colorés et plus volontiers des mâles pour l'acheter. Il n'avait pas encore dit à Bichon la raison des massacres, il lui mentait, il voulait lui faire la surprise.

Bichon vivait seul et ne se lavait pas, la grand-mère qui l'avait recueilli ne pouvait plus monter les marches qui menaient à sa chambre, une mansarde sous les toits qu'il avait décorée de leurs trophées invendus, et de toutes les photos d'Arthur qu'il avait pu chiper, mais Arthur détestait se faire prendre en photo, et les photos étaient rares, et Arthur refusait toujours de passer chez Bichon, la porte lui était ouverte à toute heure du jour et de la nuit et il le répétait à Arthur d'un air presque sauvage qui le